



REPORTAGES

Inde, la révolution par les femmes

Dominique Hoeltgen



Éditions
Philippe Picquier

Le jour de la publication

Dominique HOELTGEN

*Inde, la révolution
par les femmes*



*Éditions
Philippe Picquier*

REPORTAGES

Collection dirigée par
PIERRE-ANTOINE DONNET

© 2009, Editions Philippe Picquier
© 2010, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B. P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Photolibrary, Robin Laurance

Photos cahier hors-texte : © Dominique Hoeltgen

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-8097-0207-1

ISSN : 1272-0038

SOMMAIRE

Carte	7
Introduction	9
1. La danse des pieds nus <i>Ou la très lente révolution des campagnes</i>	21
2. Un syndicat pour les invisibles <i>Ou l'action d'Ela Bhatt</i>	47
3. Bollywood et bidonvilles <i>Ou les aventures des femmes qui remodèlent Bombay</i>	73
4. Des millions de meurtres et quelques avocates <i>Où sont passées les millions de petites filles qui manquent dans le pays ?</i>	97
5. Farah, Mallika, Teesta et les autres <i>Ou l'importance des combats de plume, de scène et de toile</i>	129

6. Santé et art du management <i>Ou les miracles de Swati et Kiran...</i>	161
7. Le G25 des Indiennes <i>Ou le petit monde des leaders du business</i>	185
8. La haute finance en sari <i>Ou les succès des banquières en Inde et dans le monde</i>	209
9. L'intouchable la plus puissante du monde <i>Ou la révolution des basses castes</i>	241
10. A quoi rêvent les jeunes filles ? <i>Ou l'Inde en 2020</i>	265
Notes	301
Bibliographie	311
Index des noms de personnes, organismes et sociétés	315



INTRODUCTION

Février 2009. Bombay. C'est une ruelle de Lower Parel, une ruelle grise de toute la poussière de la ville. Sur la droite, des limousines avec chauffeur rentrent dans le jardin d'un grand hôtel. Sur la gauche, une file ininterrompue d'hommes et de femmes s'allonge devant un immeuble en construction. D'un côté, des politiciens, hommes et femmes d'affaires se rendent à un congrès derrière des colonnades de marbre sculptées. Ils viennent sous les lumières des projecteurs recevoir des lauriers. On célèbre ce jour les femmes de l'année. Devant les caméras de télévision, on élira les meilleures. Les jeux sont déjà faits. On est entre soi. On se connaît si bien.

De l'autre côté de la rue, des sans-logis, des habitants des bidonvilles tentent de participer à la grande loterie pour gagner le droit d'accéder à un logement. Dans le bureau de l'immeuble caché par les échafaudages de bambous, les milliers de dossiers numérotés sont placés dans une grande boîte. Et l'on tirera au sort les heureux bénéficiaires qui pourront devenir locataires.

Chaque dossier n'est qu'un numéro. Ils sont si nombreux. Les jeux ici ne sont pas faits ! C'est la loterie des pauvres.

Entre les saris de soie et les saris de polyester, il n'existe qu'une ligne de poussière, dans cette rue ô combien symptomatique de la dualité qui existe partout dans le pays. L'Inde de 2010 est une terre de ségrégation. Quelques dizaines de millions de riches ont leurs clubs et leurs limousines climatisées. Plusieurs centaines de millions de démunis ont les trottoirs, les gares et les trains surpeuplés. L'Inde de 2010 est aussi une immense démocratie où une poignée d'individus menés par une femme du peuple ont su enrayer le plus grand projet du plus grand industriel indien. Non, dans l'Inde de 2010, les dés ne sont pas jetés !

Et dans ce pays d'un milliard deux cent millions d'âmes, des pionnières modèlent une Inde plus équitable. Oui, l'Inde a ses divas, ses icônes, ses femmes d'influence. Des personnalités connues ou inconnues qui toutes esquissent l'avenir du pays. A leur façon.

Bien sûr, il y a des gourous et chefs spirituels qui, comme Amma^{1*}, une des grandes mystiques du siècle, attirent des foules avec sa « religion de l'amour » et les étreintes qu'elle donne à chacun de ses fidèles. On connaît des figures du grand écran, qui, comme Aishwara Rai-Bachchan, sont devenues des ambassadrices mondiales de la beauté, représentantes de Shining India, l'Inde qui brille. Et il y a toutes

les autres, les Indiennes qui modèlent la démocratie sociale, celles qui tissent, jour après jour, l'Inde de demain.

L'Inde a ses divas

A la tête du pays, en 2010, des femmes assument les plus hautes fonctions. Avec Pratibha Patil, la présidente de l'Etat indien, Sonia Gandhi, à la tête du parti du Congrès, et deux femmes chefs de gouvernement d'Etats², l'Inde a ses divas politiques.

Quelle destinée que celle de Sonia Gandhi ! Une destinée faite d'abnégation et de force.

Sonia Gandhi débute son voyage en politique en 2004 seulement. Son nom est comme une épée au-dessus de sa tête. Elle n'a jamais fait de politique, et le parti du Congrès³, alors désespéré, fait appel à elle, la descendante d'une lignée forte mais décimée. Indira Gandhi, sa belle-mère a été assassinée par ses gardes du corps le 31 octobre 1984 ; elle avait été la première Indienne à devenir, en 1966, Premier ministre du pays qu'elle a dirigé d'une main de fer pendant plus de quinze ans. Son beau-frère, Sanjay, est mort dans un accident d'avion. Son mari, Rajiv, rencontré à Cambridge puis épousé en 1968, est assassiné en 1991. Le 21 mai, à onze heures du soir.

Rien n'avait préparé Sonia à ce qui allait devenir sa destinée. Ni sa naissance dans un village près de Turin (Italie), ni son éducation, ni son ambition. Et on lui demandait de représenter

sa famille perdue, de devenir le lien politique que le parti du Congrès avait vu s'évanouir. Sonia n'est pas une « bête » politique. Elle va initier d'énormes changements pour ce pays qu'elle a fait sien, une terre avec une histoire infinie, une culture infinie. Oubliées les luttes coloniales, une femme blanche est appelée à la rescousse d'un pays en désordre.

Mai 2004, elle passe le seuil du « 10 Janpath », la résidence officielle du président du parti du Congrès, autant dire de la famille Gandhi-Nehru, sur les Champs-Élysées de Delhi. « Elle est arrivée ici comme une belle Italienne. Nous l'avons transformée en une stoïque femme indienne », dit Tarun J. Tejpal⁴, rédacteur en chef du magazine *Tehelka*. On ne saura pas quelle sorte de Premier ministre elle aurait pu être, puisqu'elle a refusé de prendre le poste. La chrétienne l'a offert à un sikh, Manmohan Singh. Mais le voyage de Sonia Gandhi en politique est remarquable, justement parce qu'elle n'est pas née sous une étoile politique, mais qu'elle s'est trouvée enlacée dans un destin qui n'était pas le sien. Un destin qu'elle a fait sien.

Sonia apprend à ouvrir les bras, à aller vers le peuple, vers les autres. Elle multiplie les sourires, les accolades et serremments de main, redonne vie au parti du Congrès. Elle se comporte dorénavant en Indienne. Elle découvre l'art de la coalition, l'art de faire campagne, l'art d'embrasser les bras ouverts, le *hug*. Son fils, Rahul, suit la tradition familiale : élu au

Parlement, il fait campagne pour les élections de 2009. Sa fille Priyanka soutient les membres de sa famille et reste discrète sur une future implication en politique. Mais la politique n'est-elle pas ambiguïté par essence ?

Pratibha Patil est depuis 2007 la première femme présidente de l'Inde. Et la moins connue du grand public ! C'est normal. En Inde, le président, élu pour cinq ans, exerce surtout des fonctions représentatives, le pouvoir exécutif relevant du Premier ministre. Une femme au pouvoir suprême pour célébrer les soixante ans du pays, le symbole est fort ! Avant elle, Abdul Kalam, un musulman, et K. R. Narayanan, un intouchable, l'avaient précédée.

Originaire de Jalgaon dans l'Etat du Maharashtra, cette juriste de formation rentre jeune en politique : elle siège comme parlementaire à l'assemblée du Maharashtra, puis au Sénat, et au Parlement fédéral. Proche de la famille Gandhi et membre du Congrès, elle occupe plusieurs fois des postes ministériels dans son Etat, avant d'être nommée en 2004 gouverneur de l'Etat du Rajasthan.

Autre *prima donna* de la politique indienne, Sheila Dikshit a la douceur et l'âge d'une grand-mère. A soixante-dix ans, cette petite femme entourée de gardes du corps est une grande dame : elle est chef du gouvernement de Delhi. Un poste où elle est élue pour la troisième fois consécutive en décembre 2008. Trois mandats, c'est une première dans le pays ! Un chef de

gouvernement a tous les pouvoirs sur ce qui se passe dans son Etat. « Les rues de Delhi ne sont pas propres, on dit que Sheila n'a pas nettoyé les rues ! » plaisante-t-elle. « La ville n'est pas sûre pour les femmes le soir venu, c'est encore ma faute ! » Mais qu'on ne s'y trompe pas, en Inde, les chefs de gouvernement ont un grand pouvoir. Ils ont sur leur Etat le même pouvoir que le Premier ministre de l'Inde sur le pays.

Cette représentante du Congrès sait flatter les foules, les jeunes et les moins jeunes. Avec des mots simples : « La politique n'est pas une profession, c'est un service. Je travaille seize à dix-sept heures par jour, sept jours par semaine et trois cent soixante-cinq jours par an... presque comme la plupart des femmes ! » On sent l'effet de la campagne électorale dans ces paroles ! Sheila Dikshit s'est faite championne de la cause des femmes. En lançant des programmes de formation professionnelle, en accordant un pactole aux jeunes filles qui vont jusqu'au bout de leurs études secondaires⁵.

Elle parle simplement des choses de la vie : « qui change les couches des bébés ? Les femmes, pas les hommes. L'égalité entre les hommes et les femmes est inscrite dans la Constitution, mais dans la société, on en est tellement loin. Et pourtant ce sont les femmes qui font marcher le monde ! » dit-elle. « Nous seules, les femmes, savons donner l'affection, l'amour. C'est notre force ! » Cinq cents personnes l'écoutent. Il n'y a aucun scoop dans ses

paroles. Tout le monde l'applaudit ! Appelle-t-on cela la séduction, le pouvoir de la conviction ?

La démocratie politique existe en Inde depuis plus d'un demi-siècle. Mais la démocratie politique ne peut durer sans démocratie sociale. Bhim Rao Ambedkar, le principal architecte de la Constitution le soulignait en 1949. Soixante ans plus tard, ses paroles restent toujours d'actualité. C'est que dans cet immense pays, deuxième vivier de population au monde, les jeux sont complexes. Pensez donc : l'Inde est constituée de vingt-huit Etats, six territoires de l'Union, six groupes ethniques, vingt-deux langues, mille six cent cinquante-deux dialectes, six religions principales⁶, des tribus aborigènes et quelque six mille castes et sous-castes.

C'est là où les femmes d'influence prennent toute leur importance. Pas celles qui ont hérité un pouvoir de leur famille ou qui l'ont gagné aux élections. Mais celles qui par l'intelligence de leur action sur le terrain contribuent à tisser un à un les fils de cette grande démocratie où il y a trop de pauvres, trop d'illettrés, trop d'exclus de la société au nom d'un système de castes officiellement disparu.

« D'où venez-vous ? Comment vous appelez-vous ? » : ces questions banales permettent à un Indien de détecter la caste d'origine de son interlocuteur. S'il est brahmane, il vient d'une famille de prêtres ou d'agents de l'Etat. S'il est *kshatriya*, ses ancêtres étaient guerriers et savaient défendre la terre. C'étaient des notables.

S'il est *vaishya*, ses pères étaient commerçants. La plupart des groupes industriels indiens sont entre les mains de familles originaires de cette caste. En dessous, les *shudra* forment l'immense population d'artisans, de cultivateurs, d'éleveurs. Au bas de la pyramide sociale, les dalits, ou intouchables, à qui reviennent les tâches dites impures, le tannage du cuir ou le ramassage des ordures. Les castes sont elles-mêmes divisées en sous-castes. Cette stratification de la société remonterait aux tout premiers temps de l'hindouisme (entre 1500 et 1000 avant J.-C.), et serait née du démembrement du premier être⁷. La discrimination par la caste a été officiellement abolie avec la Constitution de la République indienne. Mais cette abolition ne suffit pas à briser un phénomène social ancré depuis tant de générations dans les habitudes. Des programmes de discrimination positive, pour permettre aux basses castes d'accéder à l'éducation et à l'emploi, sont mis en place et peaufinés chaque année. La question est épineuse, et elle touche des centaines de millions d'individus. Car les Indiens originaires de basses castes, autres basses castes et tribus, sont largement majoritaires⁸ dans ce pays. En face, l'intelligentsia – entendons par là les partis qui depuis soixante ans alternent au pouvoir, le parti du Congrès et le parti hindou Bharatiya Janata Party (BJP), et les grandes entreprises qui tiennent l'industrie du pays – ne représente qu'un petit nombre d'élus. L'importance passée des

castes dicte encore aujourd'hui les relations entre les personnes.

Et ses femmes d'influence

Dans ce terreau explosif, des femmes font un travail remarquable. Elles modèlent le pays, dévoilent des pans de la société actuelle. Elles dressent le portrait de l'Inde qui bouge.

Elles sont célèbres ou inconnues. Elles sont actrices, banquières, avocates, chefs d'entreprise, vendeuses des rues, chiffonnières, et leurs destins croisés donnent un éclairage sur l'Inde d'aujourd'hui, un monde dur, habitué aux drames à répétition.

Les paysannes aux pieds nus qui s'inventent une douce révolution technologique et les rouleuses de *bidi* qui adhèrent à un syndicat partagent un même souci : devenir visibles ! Cette reconnaissance sociale est plus aisée avec l'aide de personnalités, comme lorsqu'une actrice de Bollywood reloge des habitants des bidonvilles, ou quand des avocates élèvent la voix contre les disparitions de petites filles, les viols et les tortures, ou quand des artistes utilisent leurs spectacles ou leurs écrits pour lutter contre les extrémismes.

D'autres femmes sont sous les projecteurs : à la tête d'empires pharmaceutiques ou industriels, elles font des miracles. Il y a aussi les reines de la finance, patronnes de banques, qui maîtrisent l'avenir de l'économie indienne. Et comment ignorer les femmes politiques quand on sait que

l'une d'elle, à la tête de l'Etat le plus peuplé d'Inde – 200 millions de personnes, excusez du peu – se rêve à la tête du pays. Mais l'avenir est entre les mains des plus jeunes, une génération pressée, explosive, prête à conquérir le monde.

Que de belles rencontres avec les centaines de femmes interviewées pour ce livre. Un livre qui ne se veut pas un livre féministe⁹. Plutôt un regard féminin sur la société. Un voyage en terre indienne, en compagnie d'une minorité de quelque 500 millions de *didi*, d'*aunties*, d'*amma*, de *sisters*, de *behen*, de *mahila*, de *mataji*, de *bua*, de *shree*, d'*aurat*¹⁰ ...

Pourquoi les femmes ? A cause du fou rire de paysannes dans les rizières, à cause de trois saris roses que viennent caresser les vagues de l'Océan. A cause des silhouettes fragiles et gracieuses d'Indiennes sur les *ghat* de Nashik ou de Varanasi. A cause des voiles aux couleurs éclatantes qui partout attirent le regard. A cause de démarches assurées, la tête haute, le regard précis. A cause de projets fous confiés entre amies à l'heure du coucher de soleil. A cause d'une force et d'un humour partout partagés.

Ce sont les femmes qui font avancer le pays. Sheila Dikshit l'affirme ! Elle n'est pas la seule. Dans un pays où la misogynie est plus répandue qu'ailleurs, où les petites filles sont, en 2009, toujours délaissées, abandonnées, tuées, la force féminine constitue un lien nécessaire, un liant pour un pays encore en devenir. Combien de fois

avons-nous entendu ces mots : « Il nous faut encore construire ce pays », « Il nous faut encore consolider notre nation, sans se laisser emporter par des luttes fratricides » Il reste tant à faire !

Un pays de soixante ans et des siècles d'une riche histoire. Soixante ans faits d'avancées et de soubresauts. Ces rencontres avec quelques-unes des femmes d'influence – il en est tellement d'autres – mettent en perspective les gouffres qui existent entre les pauvres et les riches, les sursauts et frictions entre les différentes communautés, ethniques, religieuses, tribales. Ces bouts de chemins parcourus avec des femmes célèbres ou inconnues mettent en relief une Inde aussi diverse que l'Europe, une Inde qui veut se construire plus vite que le Vieux Continent... au risque de quelques errements ou faux pas inévitables devant l'immensité des défis à relever.

Ces tranches de vie découvertes dans plusieurs Etats, du nord au sud, d'est en ouest, donnent un éclairage sur l'histoire récente et les événements tragiques que vit le Sous-Continent à répétition. En 2008, année noire, six villes principales sont frappées par neuf attaques terroristes : Jaipur le 13 mai, Bangalore le 25 juillet, Ahmedabad le 26 juillet, New Delhi le 13 septembre et le 27 septembre, Guhawati le 30 octobre, Bombay du 26 au 29 novembre. Un cycle de violence terrible qui a causé la mort de 1 600 personnes. Un chiffre énorme pour des conflits qui portent trop souvent la marque de

racisme interreligieux. Un chiffre à rapprocher des cent mille personnes qui chaque année trouvent la mort sur les routes indiennes, des piétons, des cyclistes pour la majorité, qui ne savent pas qu'une voiture peut charger plus vite qu'un éléphant en forêt !

Des mouvements sociaux pour que cesse le terrorisme voient le jour. Rares sont ceux qui se lancent à éduquer les conducteurs de véhicules ! Il reste tant à faire dans cette immense démocratie. Et une phrase revient telle une rengaine, dans les cénacles intellectuels, affichée dans les aéroports ou dans les écoles : « Sois le changement que tu veux voir ! » Le précepte gandhien est décliné à l'infini, dans toutes les classes de la société, dans ce pays du changement permanent.

LA DANSE DES PIEDS NUS

Sous le grand banyan, les femmes dansent. Leurs saris rouges et gris se croisent et se mêlent dans les cercles concentriques qu'elles font et défont. Les têtes s'inclinent sous les voiles qui retombent sur les visages, les bras s'accrochent les uns aux autres, les pieds nus martèlent la terre battue et rythment la danse au son d'un tambourin.

C'est la fête aujourd'hui, pour oublier quelques heures seulement que la terre est rude alentour, que l'eau vient à manquer neuf mois par an, que les sillons demeurent infertiles, que les arbustes sèchent sur pied avant même de donner des fruits. La vie est rude à Happy Chicken, un drôle de nom pour ce hameau aux huttes de terre et de paille, des environs de Nashik dans le Maharashtra. Un surnom révélateur de l'histoire du village : voilà plus d'une dizaine d'années que le puits s'est asséché, que les cultures ne suffisent pas à nourrir les enfants. Les femmes se sont alors mises à élever des poulets, pour les revendre à la ville de Nashik. Les rendements étaient bons. Tout le hameau a suivi. C'est ainsi

que ces familles qui par tradition et religion sont strictement végétariennes se sont lancées dans l'élevage des poulets. Mais que les bêtes viennent à se vendre mal, et c'est la disette à Happy Chicken, où personne n'a su commencer une autre activité. Où personne n'a su creuser les canaux et les puits nécessaires à une agriculture de subsistance.

Au loin sur le plateau désertique, une file d'hommes et de femmes avancent en file indienne, pieds nus sur la terre sèche et rouge. Ils marchent depuis cinq jours, dix jours, parfois plus. Ils se rendent en pèlerinage à Shirdi. Chaque année, en janvier, ils vont prier Sai Baba, le protecteur des plus pauvres, le saint des oubliés, le gourou des sans-terre, des sans-travail, des sans-abri. Ils viennent de tout le Maharashtra, un Etat (308 000 km²) plus grand que l'Italie. Ils traversent les plaines asséchées, les chemins défoncés, ils dorment le long des routes ou dans les hameaux perdus, ils viennent rendre hommage à leur gourou protecteur. Ils savent que leur ferveur sera récompensée. Demain, les pluies seront meilleures, demain les récoltes doubleront, demain l'électricité arrivera jusqu'à leur village, demain leur revenu triplera... En Inde, les gourous ont une puissance que leur envient bien des hommes politiques !

Au hameau d'Happy Chicken, le martèlement des pieds nus sur le sol résonne encore entre les huttes de terre battue. Quelques heures pour oublier la mal-vie sous le soleil trop ardent de ce

mois de janvier. Assis par terre sous le grand banyan, les enfants ne rient guère, seuls les plus jeunes, les petits de trois ou quatre ans, battent la mesure de la danse des mères. Les visages affichent la tristesse d'un jour sans riz. Les pères hésitent à parler. D'un signe de tête ou d'un doigt tendu, ils montrent les terres desséchées, le puits sans eau, le grenier à grain vide.

Au loin, la file ininterrompue d'hommes et de femmes continue son avancée à un rythme rapide, vers le gourou sauveur. Certains viennent de Vidharba, plus loin dans le même Etat du Maharashtra, près de Nagpur.

Vidharba, terre de coton et terre de malédiction ! Un paysan incapable de faire face à une dette qui se monte à cinq fois son revenu annuel vient de se suicider, abandonnant à sa veuve le soin de s'occuper de la famille et... de contracter un nouvel emprunt. Dans le district de Vidharba, le coton est planté à perte de vue, ne laissant plus aucune place aux lentilles ou haricots. Pensez donc. Le coton, c'est de l'or blanc, la richesse assurée pour les paysans qui le revendent au prix fort, un prix plus élevé que le prix des choux ou des oignons. Mais voilà, pour cultiver ce coton d'eldorado, les paysans s'endettent. Ils achètent des semences auprès des Monsanto et autres semenciers régnant en maîtres sur le marché mondial. On leur vend par la même occasion pesticides et engrais. Ils vont être les princes du coton, leur promet-on. Après une année de récolte, les graines perdent de leur

pouvoir. Une abondante irrigation est nécessaire. Ils n'en ont pas les moyens. Il leur faut multiplier les engrais pour avoir de belles balles de coton. Des balles de coton qui ne trouvent pas toujours preneur ou qui sont rachetées à vil prix. Chaque année, quelque 20 000 paysans mettent fin à leurs jours, coincés entre des dettes qu'ils ne savent rembourser et une productivité tellement détériorée qu'ils ne réussissent pas à nourrir leur famille. Etranglés de dettes, ils ne voient leur salut qu'en ingurgitant des bouteilles d'engrais achetées à crédit. Certains savent qu'après leur mort, l'Etat versera un petit pécule à leur femme. Maigre consolation et ironie du système !

Les deux tiers des Indiens vivent ou survivent de la terre. Mal, le plus souvent. Les deux tiers des Indiens ne produisent que 19 % de la richesse du pays (19 % du PNB). La moitié des paysans rêvent de changer de métier, d'aller à la ville. Ils viennent enfler les mégapoles à la recherche d'un salaire, d'une pitance. Ils se retrouvent entre deux univers. Leurs mains habituées à labourer la terre n'ont plus que des briques ou des ordures à retourner.

TRIBUS ENTRE DEUX MONDES

Au-dessus d'un chiffon roulé, chaque femme porte des briques sur la tête. Elles sont une dizaine à se repasser les fardeaux. Elles construisent la maison communautaire de Jambulpada.